Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 19

Artikel: Le sans-gène
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221039

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La gouenne ne nous servait pas autre chose ; on appelait ça des *esquilles ;* elles étaient gratuites *mais volontaires !* Nos sacrés bâtons nous en bourraient les mains, mais, nous autres goses, nous le voulions bien ; et ce n'était pas en des lieux sur lesquels l'Etat ne doit point avoir de prise ! Ceci dit, vive la gouenne ! qui nous apprit à souffrir avec le sourire et à nous enlever les échardes ou esquilles, selon le système D.

Plusieurs de nos jeux étaient réglementés par des empros. J'en citerai quelques-uns, tout ou partie. Que ce soit pour *bête-noire, courate, cache, clicli-mouchette,* ou d'autres jeux analogues, il fallait désigner *un restant.* L'empro décidait, comme aujourd'hui.

Empros usités au pied du Jura :

Un loup passant par un désert,
Ayant un œil tout grand ouvert,
Il fit un pas,
Pour qui ?
Pour toi...
T'es déhors. [1]

A la cache,
Qui se cache
Dans l'allée à Monsieur Pache ?
Monsieur Pache ne peut pas dormir
Parce que les enfants font trop de bruit. [2]
T'es déhors.

Pimpamicale, [3] le roi des papillons,
Se faisant la barbe, se coupa le menton.
T'es déhors.

Un protestant
Sur un éléphant,
Un catholique
Sur une bourrique.
T'es déhors. [4]

C'est le roi de Chine,
Pour se divertir
Va dans sa cuisine
Voir le pot bouillir.
Un crapaud y tombe,
Aussitôt le roi
Prend sa poche ronde,
Le tira de là...
T'es déhors. [5]

Pour un certain jeu qui se passait sur un *char à échelles,* nous disions :

Ceint, ceint de veille, veille,
Ceint, ceint de bon matin ! [6]

Un des empros les plus curieux, dont j'ai gardé le souvenir, est celui qui nous est venu, je ne sais comment, jadis, de la Scandinavie. C'est du vieux suédois qu'on m'a expliqué dans des îles de la mer Baltique où cette vieille langue est encore comprise, et où l'on danse des danses dont la mélodie et les gestes sont identiques à celles de nos Alpes Vaudoises. Pourquoi ?

Voici l'empro avec sa traduction :

Enik benik top te
D'accord ou non d'accord fais une pirouette
Triff traff kom (de) me
Arrive, trotte, viens (avec) moi.
Ak debro sink nô
Vite, attention. Arrête donc.
Tin fan tousse house
Ton diable t'appelle. Va-t-en (à la maison).

Comme gamins, nous ne savions rien du sens de nos paroles. Cela arrive même plus tard. Mais nos empros, nos danses et telles légendes du pays ne nous rapprochent-elles pas des Scandinaves ? *Ave.*

---

[1] Arrangé pour les Dames.
[2] La défectueuse prononciation doit faire rimer.
[3] Roi supposé de la IIme dynastie.
[4] Serait-ce du temps de Calvin ou de St-François ?
[5] Date d'avant la lutte des Sudistes et des Nordistes.
[6] Nous disions : « Saints ». J'ai écrit depuis « Ceints », car le texte indique qu'il s'agit de pélerins.

« LES FARCES A PETER DE MORGES »

BON nombre d'entre vous ont sans doute entendu parler de cet ami Peter, de Morges, qui était un fin loustic et qui avait surtout du plaisir à amuser ses amis et connaissances en leur racontant des gandoises de son cru.

Je vais essayer de vous en citer quelques-unes :

Il disait assez volontiers qu'il était propriétaire d'un domaine de 45 poses en plein rendement. Une année, qui avait été exceptionnellement bonne pour les paysans, il avait deux poses de trèfle de semé. Aux foins, ce trèfle était monté si haut, que les chevaux qui tiraient la faucheuse se trouvaient obligés de lever la tête pour brouter les fleurs.

Ne pouvant rentrer tout ce foin dans sa grange, il avait fait une maille qui était tellement haute que lorsqu'on était au fin dessus, on voyait sept lacs. Si on avait mis une fourchée de plus, on aurait pu voir le lac de Génézareth.

La qualité de ce fourrage était supérieure, aussi, les vaches se mirent à donner si tant de lait, qu'il fallut faire un étang pour le réduire. On écremait en liquette. Un des vachers qui était chargé de ce travail, tomba dedans et on ne le revit jamais. En fondant le beurre, on retrouva une socque dans la drache et on supposa, avec raison, que ce ne pouvait être qu'une de celles lui ayant appartenu.

Les courges étaient venues si grosses qu'on se trouva dans l'obligation de les faire sauter à la dynamite. Un des pépins fut projeté jusqu'aux Bioux, et c'est dès ce moment qu'on eut des courges à la Vallée.

Les noyers étaient tellement chargés de noix qu'au premier coup de perche, ceux qui étaient chargés de les abattre, en eurent jusqu'au cou.

Malheureusement, encore une fois on eut à déplorer la perte d'un des ouvriers et on ne retrouva que sa pipe dans le nillon, quand on fit l'huile de noix.

Il racontait aussi qu'il avait une femme qui était tellement travailleuse, qu'elle tricotait en cueillant les cerises.

Il n'aimait pas à faire des observations, aussi, un jour qu'il avait plu, et qu'il était allé cueillir des prunes avec un jeune Suisse allemand, ce dernier qui se trouvait au fin dessus de l'arbre avait glissé et était tombé. Il n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— Tâche-voir de me venir en bas de pointe, tu me casses toutes mes branches ! Oh, il ne lui en avait point voulu pour tout ça, et la preuve c'est qu'il l'avait bien soigné pendant sa maladie, des suites de l'accident ; il avait eu une jambe et deux côtes cassées !

Il était un tantinet gourmand et aimait par dessus tout... les truites... qu'il prenait à la main, dans ses ruisseaux, sur sa propriété !... C'est dommage de ça laisser, disait-il, c'est quand même de la viande qui traîne dans l'eau... etc. *Chamot.*

Entre mondaines. — Il y a très longtemps que je n'ai plus vu Arthur !

— Le pauvre, ne sais-tu pas qu'il lui est arrivé un accident ?

— Un accident !

— Il a été renversé par une automobile et on a dû lui amputer une jambe.

— C'est dommage... Il dansait si bien le shimmy !

LE SANS-GÊNE

ACCOUDÉ à la fenêtre d'un deuxième étage, je laissais samedi dernier, vers les 11 heures du matin, vagabonder mon regard sur la longue file de paniers de légumes alignés dans la rue, au bord du trottoir. Le marché tirait à sa fin, les revendeuses et les paysannes, fatiguées d'avoir été si longtemps immobilisées, sans possibilité de s'asseoir, à côté de leurs pommes, épinards, carottes, salades, etc., consultaient leur montre, s'étiraient les membres engourdis ou relançaient quelque passant d'un avenant : « Monsieur n'a besoin de rien ? » ou « Des pommes bon marché, Madame ! »

Les paniers vides, enchassés les uns dans les autres, formaient de-ci de-là des pyramides attestant la puissance de consommation des estomacs citadins. Des clientes retardées et en veine de bavardages passaient en revue les restes de ce qui tôt le matin avait constitué ces plantureux étalages, desquels s'exhale habituellement une ravigotante odeur de poireau vert et blanc. Sous ma fenêtre, une voisine, Madame Viraubeau, toute guillerette, un panier au bras et un chien basset à ses côtés, vient de s'arrêter et interpelle une brave paysanne entourée de corbeilles à moitié pleines. Après avoir marchandé pendant cinq minutes, Madame Viraulaid, — c'est ainsi que nous l'appelons entre nous, — achète une douzaine d'œufs et, évidemment pour faire contrepoids aux plaintes de la marchande, elle entreprend de raconter toutes ses misères ; son mari vient d'essuyer de grosses pertes, son beau-fils boit trop, une belle-fille fait la paresseuse, enfin quoi aucun des secrets de la famille n'est oublié. Pendant cette interminable conversation, le petit basset, après avoir humé longuement les légumes, se mit en devoir en trois endroits d'esquisser le geste bien connu et d'arroser copieusement salade, pommes et poireaux. Après lui, un de ses cousins vint en faire autant et pour finir un chien-loup, aussi respectueux de la tradition que ses deux confrères, se crut également autorisé à répandre une rosée douteuse, afin de rendre sans doute un air de fraîcheur aux légumes quelque peu flétris par le soleil d'avril. Mal lui en prit, car au troisième panier, la marchande s'apercevant du mouvement, saisit un gros bâton à sa portée et le lança sur l'animal qui, surpris que l'on ait méconnu ainsi ses intentions utilitaires, décampa sans débiter de compliments.

— Ces sales bêtes, toute la matinée, on ne fait que de les chasser ! hurla la paysanne, tandis que Madame Viraubeau, craignant pour son basset, eut hâte de déguerpir, laissant là ses misères et ses commentaires poivrés. Un jeune homme — cet âge est sans pitié — qui avait assisté au dernier acte de la scène, se mit, en continuant son chemin, à siffler gaîment la mélodie du couplet : « Qu'ils sont heureux les chiens, etc. », pendant qu'une dame, le cœur soulevé de dégoût, jurait qu'elle n'achèterait plus jamais de légumes exposés à de telles intempéries, tant que la police, par un ukase solennel, n'interdirait pas l'accès du marché à la cohorte des chiens malhonnêtes.

Oui vraiment, parmi les habitués de la rue, les chiens et ceux qui leur ressemblent, sont certainement les êtres qui font preuve du plus grand sans-gêne ! *Aimé Schabzigre.*

LA MÉMOIRE

IL y a dix espèces de mémoires. On cite des hommes qui ont une prodigieuse faculté de souvenir arithmétique. Tout ce qui est chiffre demeure profondément gravé dans leur cerveau, de même que les rapports que l'on veut établir entre ces chiffres. L'intelligence, parfois, n'y est pour rien ou pour peu de chose : il arrive, en effet, que les calculateurs prodiges soient des êtres très ordinaires, très médiocres, incapables d'aligner deux idées et d'émettre un propos digne d'attention. Nous en avons connu un, peu illuminé, mais qui répondait presque instantanément à la question suivante : « Quel jour de la semaine était le 2 mars 1572 ?... ou le 13 octobre 1428... ou le 6 juillet 1683 ?... »

D'autres hommes, fort à plaindre, ont la mémoire des romans qu'ils lurent. Dix ans, quinze ans, trente ans après les avoir ingurgités, ils sont capables d'en conter les plus insignifiantes péripéties, de dire les noms et prénoms de tous les personnages, comment ils vécurent et comment ils moururent. D'autres encore, même sous les cheveux blancs, réciteront sans hésitation aucune les fables ou les vers latins qu'ils apprirent sur les bancs du collège. C'est alors comme une roue qui tourne et qui ne peut pas ne pas tourner. Et les préfectures et districts vaudois ? Et les chef-lieux suisses ? D'ordinaire, aussitôt